

LABEUR ET SERVITUDE DES FEMMES DANS LES HAUTES TERRES D'ECOSSE AU XVIII^E SIECLE

Les Highlands occupent au nord des Lowlands toute la partie septentrionale de l'Ecosse. Cette contrée montagneuse, quasi désertique, léchée par les mers et creusée de lochs profonds, couvre plus de la moitié de la superficie du pays et se prolonge à l'ouest par l'archipel des Hébrides et à l'extrême nord par les îles Orcades et Shetland.

Si les Highlands sont considérés de nos jours comme la région touristique incontestée de l'Ecosse, il n'en était pas de même au début du XVIII^e siècle. Réputés pour être des terres pauvres, inhospitalières, d'accès difficile et de surcroît peuplées d'habitants aux moeurs barbares et au langage incompréhensible, les Highlands attiraient peu de visiteurs. La Haute Ecosse était donc, en raison de sa situation géographique particulière et de son retard socio-économique considérable, une région méconnue, isolée et tragiquement repliée sur elle-même.

Plusieurs facteurs allaient permettre au cours du siècle d'ouvrir les Highlands au 'monde civilisé' et de les tirer de leur torpeur et de leur isolement dramatique, à savoir la construction de ponts et de routes entreprise par le gouvernement après le dernier soulèvement jacobite de 1745, l'amélioration des moyens de transport et la mise en valeur progressive de la région par le développement de l'agriculture et par l'implantation d'industries.

Toutefois, avant que le 'pays des Gaëls' n'attire à lui des hordes de touristes enfin séduits par ses lochs sauvages, ses montagnes majestueuses et par la rudesse sympathique de son peuple, l'image qu'en donnaient dans leurs récits les voyageurs assez hardis pour s'aventurer dans cette région lointaine, n'était guère séduisante. Tous dénonçaient la situation dramatique de ces terres déshéritées du royaume, soulignant les conditions de vie misérables voire primitives des Highlanders, leurs manières rustiques et leur niveau intellectuel très bas. Leur organisation tribale était aussi une cause profonde d'étonnement. Il était malaisé à des étrangers de comprendre le besoin

instinctif qu'avaient éprouvé les Highlanders de se regrouper et de se placer tout naturellement sous la protection d'un des leurs reconnu pour sa bravoure, sa valeur guerrière et pour son art du commandement. Cette répartition en clans placés sous l'autorité incontestée de chefs très puissants devait subsister jusqu'en 1746. Après la défaite des Jacobites à Culloden en avril 1746, le gouvernement de George II s'était empressé de procéder au démantèlement des clans, afin de mettre un terme à un système féodal latent et pernicieux qui constituait une véritable entrave au progrès économique et social du nord de l'Ecosse.

Dans ces communautés claniques, où les hommes régnaient en maîtres, la situation des femmes était peu enviable. Si elles n'avaient pas la bonne fortune d'être de sang noble ou d'avoir pour époux un riche *laird*, les Écossaises des Hautes Terres menaient une existence misérable, si l'on en croit certains témoignages. En vérité, les documents d'époque susceptibles d'apporter quelque lumière sur la condition féminine en Ecosse au XVIII^e siècle font cruellement défaut. Rosalind K. Marshall, auteur de *Virgins and Viragos: A History of Women in Scotland from 1080-1980* (London, 1983), déplore d'avoir dû consacrer l'essentiel de son ouvrage aux Écossaises de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, faute d'avoir pu recueillir suffisamment de documentation sur les femmes des classes inférieures: "Any attempt to examine the activities of women in Scotland at a given period is strictly limited by the amount of written evidence available and, naturally enough, the further back in time the researcher goes, the fewer are the documents which have survived [...]. Even in the seventeenth century, information is largely confined to the upper sections of society, and if the present book appears at times to be preoccupied with the lives of the aristocracy, this is from necessity, not choice" (12).

R. A. Houston débute son article intitulé 'Women in the Economy and Society of Scotland, 1500-1800' par la même constatation dépitée:

The status of women in sixteenth, seventeenth and eighteenth century society remains obscure. Often omitted entirely from accounts of the period, women are commonly treated as peripheral and unimportant. Even recent research offers only brief asides about their place in social and economic life. Attempts to render women more visible have concentrated on prominent but atypical members

of the upper classes. . . . There are. . . no surviving diaries or autobiographies written by lower-class females.¹

On ne saurait trop s'étonner de l'inexistence de journaux intimes ou d'ouvrages autobiographiques datant de cette époque. Les Écossaises de simple condition étaient analphabètes pour la plupart – du moins dans les Highlands – et ces malheureuses ne pouvaient guère prétendre tenir un journal ou coucher par écrit leurs souvenirs! Force est donc de puiser à d'autres sources, en l'occurrence des relations de voyage publiées ou manuscrites, pour connaître les conditions de vie des Écossaises des Hautes Terres au XVIII^e siècle.

Dans cette société tribale propre au nord de l'Écosse, l'homme dictait sa loi, la femme obéissait. La supériorité de l'homme était humblement acceptée, sa volonté était souveraine. Par devoir, par respect, peut-être aussi par crainte, la femme était soumise à l'homme, qu'il fût son époux ou son maître. Dans les *crofts*² des Highlands l'ouvrage ne manquait pas et l'épouse d'un *crofter* ne s'accordait pas un moment de répit, s'attelant dès l'aube à diverses tâches : soins du ménage – préparation des repas pour la famille et pour le personnel employé à la ferme – traite des vaches, des brebis et des chèvres – nourriture du bétail et de la volaille – ramassage des œufs – fabrication du beurre et du fromage – salaison du bœuf et fumage du jambon et du lard au moment de l'abattage des bêtes en automne.

De jeunes servantes, souvent des parentes pauvres logées et nourries en échange de leur travail à la ferme, accomplissaient la grosse besogne sous le regard vigilant de la maîtresse de maison. A elles incombait la corvée de lessiver les sols, de nettoyer l'écurie, l'étable et la porcherie et de laver le linge à la rivière en toute saison. L'Anglais Edward Burt (?-1755), envoyé dans les Highlands de 1725 à 1728 comme chargé de mission du général Wade pour veiller au bon déroulement des travaux routiers entrepris dans la région par l'armée, se souvenait d'avoir vu des jeunes filles laver le linge en plein hiver au bord de la rivière Ness, debout dans des baquets remplis d'eau glacée et foulant le linge de leurs pieds nus et rougis par le froid. Burt avait longuement décrit cette scène pour le moins insolite dans son récit de voyage publié anonymement à Londres

¹ *Scottish Society*, ed. R. A. Houston and L. D. Whyte (Cambridge: Cambridge U P, 1989) 118-19.

² Petites fermes/petites exploitations agricoles.

plusieurs années plus tard sous le titre *Letters from a Gentleman in the North of Scotland to His Friend in London* (1754) :

Before I leave the Bridge, I shall take Notice of one Thing more, which is commonly to be seen by the Sides of the River (and not only here , but in all the parts of Scotland where I have been) that is, Women with their Coats tucked up, stamping in Tubs, upon Linnen by Way of Washing; and this is not only in Summer, but in the Hardest frosty Weather, when their Legs and Feet are almost litterally as red as blood with the Cold; and often two of these Wenches stamp in one Tub, supporting themselves by their Arms thrown over each other's Shoulders. (1: 52)

Ce spectacle des *Scotch Trampers* ravissait ou scandalisait les voyageurs selon leur tempérament, mais ne les laissait pas indifférents, car les lavandières étaient contraintes de relever très haut leur jupon pour ne pas le mouiller, dévoilant ainsi leurs jambes nues. Cette coutume écossaise ne sembla pas choquer un certain William Burrell mais plutôt l'amuser, si l'on en juge par ses notes manuscrites de 1754:

The method of washing Linnen is [...] comical. It is usual to see at the side of every river near a Village, the Women without shoes and stockings, and their Coats tucked up to their Waists, treading the Dirt out of the Linnen, till the Water is discolored, when they put in fresh water and so continue treading till the Linnen is quite clean.³

En revanche, un autre voyageur parut n'éprouver qu'effarement et gêne à la vue de ces lavandières à demi-dévêtues. Il écrit dans son récit anonyme de 1704:

At first I wondered at the sight, and thought they would have been ashamed, as I have, and have lett down their cloaths till I were by; but tho' some would lett them down halfe way their thighs, others went round and round without letting down their cloaths at all, or taking any notice of me.⁴

Cette méthode très particulière de laver le linge était encore pratiquée en Ecosse pendant tout le XIX^e siècle. L'Anglais John Bristed, parti à pied à la découverte des Hautes Terres d'Écosse en

³ William Burrell, "Description of a Tour Chiefly in Scotland, 1758", National Library of Scotland ms. 2911, 21.

⁴ "North of England and Scotland in 1704." *Blackwood's Magazine* 2 (1818): 517.

1801 relate sa rencontre à Blair Atholl (Perthshire) "[with] three women in a tub, rivalling Eve in simplicity of nakedness from the waist downwards, and washing linen with their feet, in all glee and merriment."⁵ Une photo prise dans l'île de Skye (Hébrides) entre 1873 et 1884, sous le règne de Victoria, montre les domestiques d'un hôtel en train de laver le linge en plein air dans une cuve selon la plus pure tradition écossaise!

Ces baquets en bois étaient aussi utilisés à la ferme par les servantes pour nettoyer les légumes et pour monder⁶ l'orge. Edward Burt fut le témoin oculaire de la pratique de cette technique qui n'était pas sans rappeler celle du lavage du linge:

I have seen Women by the River's Side washing Parsnips, Turnips and Herbs in Tubs with their Feet. [...] An English Lieutenant Colonel told me, that about a Mile from the Town [Inverness], he saw, at some little Distance, a Wench turning and twisting herself about as she stood in a little Tub, and as he could perceive, being on Horseback, that there was no Water in it, he rid up close to her, and found she was grinding off the Beards and Hulls of Barley with her naked Feet, which Barley she said was to make Broth with all: And, since that, upon Enquiry, I have been told it is a Common Thing.⁷

Edward Burt s'apitoyait sur le sort de ces servantes dont il connaissait les pénibles conditions de travail pour les avoir observées dans son quartier général à Inverness. Il dénonçait dans son livre l'extrême pauvreté dans laquelle elles vivaient et le salaire de misère qu'elles percevaient pour prix de leur labeur quotidien :

My next Subject is to be the Servants: [...] my poor Maids, if I may judge of others by what passes in my own Quarters, have not had the best of Chances, when their Lots fell to be born in this Country. [...] Sometimes there are two or three of them in a House of no greater Number of Rooms, at the Wages of three Half Crowns a Year each, a Peck of Oatmeal for a Week's Diet, and happy she, that can get the Skimming of a Pot to mix with her Oatmeal for better Commons. To this Allowance is added a Pair of Shoes or two, for Sundays, when they go to Kirk. [...] In larger Families, I suppose,

⁵ John Bristed, *A Pedestrian Tour through Part of the Highlands of Scotland in 1801*, vol. 2 (London: J. Wallis, 1803) 292.

⁶ Monder l'orge consiste à le nettoyer en séparant les graines de la pellicule qui les enveloppe.

⁷ Edward Burt, *Letters from a Gentleman in the North of Scotland to His Friend in London*, vol. 1 (London: S. Birt, 1754) 106.

their Standing-Wages is not much more, because they make no better Appearance than the others. (1: 103)

En vérité, maîtresse et servante partageaient le même sort. Les tâches de chacune étaient certes bien définies mais tout aussi lourdes et l'oisiveté n'était pas de mise. Les rares heures de loisir se passaient à filer la laine ou le lin à l'aide de la quenouille ou du rouet pour que le tisserand local puisse ensuite tisser la toile destinée à la confection des vêtements à domicile. Le filage donnait lieu à des réunions très conviviales dans les villages des Highlands. Les femmes prenaient avec elles leur *distaff* ou leur *rock*, c'est-à-dire leur quenouille et se retrouvaient chez une voisine pour filer - de là était née l'expression populaire "*going a rocking*". Pendant que les doigts s'activaient, les conversations allaient bon train et l'on échangeait des nouvelles du pays dans une ambiance gaie et chaleureuse.

Les Écossaises ne se séparaient guère de leur quenouille; elles l'emportaient même dans leurs déplacements, comme put le constater en 1767 James Robertson dans les environs de Ben Hope. Il écrit dans son journal manuscrit: "[The women] are naturally industrious. Wherever they go, they carry their distaff for that is their method of spinning; and I have frequently seen them spinning on the road, while they trudged along with a heavy burden."⁸ Ne pas perdre chaque précieuse minute de la journée semble avoir été la préoccupation constante de ces Écossaises laborieuses. Sur une photo prise en 1905 dans l'île de Skye (Hébrides) l'on peut voir une femme chargée d'une hotte tricoter en marchant!

Les Écossaises des Hautes Terres étaient très expertes non seulement dans l'art de filer, voire de tisser (les épouses des tisserands aidaient souvent leur mari dans leur travail) mais aussi dans l'art de fouler le tissu. Le foulage qui consiste à comprimer le tissu pour en resserrer les fils et lui donner ainsi plus d'épaisseur et de moelleux, se pratiquait encore avec les pieds ou avec les mains dans les Highlands du XVIII^e siècle. Il n'est pas fait mention en effet de l'utilisation courante du *fulling mill* ou moulin à foulon dans les relations publiées ou manuscrites des témoins de l'époque.

Lors de son second séjour en Ecosse en 1772, le Gallois Thomas Pennant (1726-1798) se divertit beaucoup à contempler dans l'île de

⁸ "Journal of James Robertson, 1767", National Library of Scotland ms.2507, 71.

Skye un groupe de femmes occupées à fouler du tissu en chantant à vive voix pour rythmer leur travail. Il reproduisit la scène enrichie d'une gravure dans son récit de voyage *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides*, 1772, 2nd. (London, 1776) 328.

On my return am entertained with a rehearsal of the [...] walking of cloth, a substitute for the fulling-mill: twelve or fourteen women, divided into two equal numbers, sit down on each side of a long board, ribbed lengthways, placing the cloth on it: first they begin to work it backwards and forwards with their hands, singing at the same time as at the Quern: when they have tired their hands, every female uses her feet for the same purpose, and six or seven pair of naked feet are in the most violent agitation, working one against the other : as by this time they grow very earnest in their labors, the fury of the song rises; at length it arrives to such a pitch, that without breach of charity you would imagine a troop of female demoniacs to have been assembled.⁹

Samuel Johnson et James Boswell, lors de leur 'escapade' dans les Hébrides en 1773, purent aussi observer dans l'île de Rasay ce procédé ancestral du foulage, mais pratiqué cette fois uniquement à la main d'après la description de James Boswell dans son *Journal of a Tour to the Hebrides* (1785):

Last night Lady Rasay shewed [Dr. Johnson] the operation of *wawking* cloth, that is, thickening it in the same manner as is done by a mill. Here it is performed by women, who kneel upon the ground, and rub it with both their hands, singing an Erse song all the time. [Dr. Johnson] was asking questions while they were performing this operation, and, amidst their loud and wild howl, his voice was heard even in the room above.¹⁰

*

Les diverses activités à la ferme ne dispensaient pas les femmes de travailler dans les champs avec les hommes, surtout lorsque les récoltes réclamaient tous les bras. Là encore, les Écossaises n'épargnaient ni leur temps ni leur peine. Au moment de la moisson en septembre (très tardive dans les Highlands), elles coupaient en cadence le blé à la faucille et le son de la cornemuse accompagnait leurs gestes rapides et sûrs. Ensuite, elles ramassaient le blé coupé et

⁹ Thomas Pennant, *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides*, 1772, 2nd ed. (London: Benj. White, 1776) 285-86.

¹⁰ James Boswell, *The Journal of a Tour to the Hebrides* (1785; London: Penguin Classics, 1984) 261.

le liaient en gerbes. Un certain Jacob Pattison, parti en 1780 à la découverte du pays d'Ossian, regarda ces femmes travailler dans le comté de Nairn et souligna dans ses notes manuscrites leur dextérité et leur ardeur à l'ouvrage: "The women cut down most of the corn, and it is pleasing to see with how much activity, and spirit, they use the sickle - if there are any men at work with them the women always take the lead."¹¹

À la fenaison, c'étaient encore les femmes qui étalaient et retournaient le foin, le dressaient en meules et en transportaient de grosses bottes sur le dos jusqu'à la grange.

Aux femmes revenait aussi le soin de battre le blé et de le vannier. Les hommes battaient le blé au fléau mais les femmes procédaient tout autrement selon un rite ancestral qui remontait au XV^e siècle. Ce procédé appelé *graddaning* consistait à flamber rapidement les épis de blé afin de brûler la balle et de dégager ensuite les grains d'un coup sec de bâton.

Après l'opération du *graddaning* s'ensuivaient le vannage et la mouture des grains. Les vans utilisés étaient parfois très rudimentaires. Dans la petite île de Rum (Hébrides), Thomas Pennant en avait vu un constitué d'une peau de mouton tendue sur un cercle de bois et percé de trous au fer rouge. Les graines étaient moulues à l'aide de l'antique moulin à bras en pierre appelé *quern/quairn*.

D'autres tâches ingrates étaient réservées aux femmes dans les Highlands: ôter les pierres dans les champs destinés à la culture des pommes de terre ou des navets, biner, sarcler et fumer la terre. Les Écossaises, portant d'immenses hottes sur le dos, allaient récolter le varech utilisé comme engrais et s'en retournaient l'épandre dans le champ, les reins cassés par leur trop lourde charge. Dans le comté d'Inverness, Edward Burt vit de pauvres femmes à genoux dans un champ occupées à une bien répugnante besogne: "Not far from Fort William, I have seen Women with a little Horse-Dung brought upon their Backs, in Creels or Baskets from that Garrison; and on their Knees, spreading it with their Hands upon the Land, and even breaking the Balls, that every Part of the little Spot might have its due Proportion" (2: 145). Dans le lointain comté du Caithness, Thomas Pennant, lors de son premier voyage en Ecosse en 1769, fut indigné

¹¹ Jacob Pattison, "A Tour through Part of the Highlands of Scotland in 1780" National Library of Scotland ms. 6322, 11.

de voir que les femmes étaient traitées comme de véritables bêtes de somme par les fermiers qui les avaient engagées pour le chaulage de leurs terres:

Much lime-stone is found in this country, which when burnt is made into a compost with turf and seaplants. The tender sex (I blush for the Cathnesians) are the only animals of burden: they turn their patient backs to the dunghills, and receive in their keises, or baskets, as much as their lords and masters think fit to fling in with their pitchforks, and then trudge to the fields in droves of sixty or seventy.¹²

Autre corvée et pas des moindres pour les femmes: le ramassage et le transport de la tourbe au début de l'automne. Dans les Hautes Terres d'Écosse, où la houille et le bois étaient peu abondants, la tourbe était un combustible bon marché très apprécié en dépit de la qualité médiocre de son chauffage. Seuls les riches propriétaires terriens avaient les moyens de faire venir du charbon des Lowlands. Le reste de la population n'hésitait pas à parcourir de longues distances pour exploiter une tourbière. La tourbe, extraite à la bêche et découpée en grosses mottes carrées par les hommes au printemps, était laissée sur place tout l'été pour lui permettre de sécher. À la fin de l'été, les femmes transportaient la tourbe sur le dos dans des *creels* ou dans de gros sacs de toile; chargées comme des baudets, elles cheminaient jusqu'à la ferme. Elles empilaient ensuite les briques de tourbe contre le mur sous l'auvent ou dans le *claig* (hangar à tourbe) pour les protéger des intempéries.

L'élevage était aussi l'une des occupations des Highlanders. Il était même leur principale source de revenus et compensait l'insuffisance des cultures due à un climat trop rigoureux. Chevaux, chèvres, moutons et bovins abondaient dans les vallées. Chaque été, familles et bêtes émigraient vers les riches pâtures des sommets. Là-haut, pendant que les hommes gardaient le bétail, les femmes transformaient leur *sheiling* en laiterie et y confectionnaient beurre et fromages. Le *sheiling* était une curieuse habitation, grossièrement construite avec des branches et des mottes de gazon, qui servait d'abri aux Highlanders pendant le temps de la transhumance. Thomas Pennant eut l'occasion de pénétrer dans l'un de ces *sheilings* en visitant l'île de Jura (Hébrides) en 1772 et donna une description détaillée de

¹² Thomas Pennant, *A Tour in Scotland, 1769*, 3rd ed. (Warrington: W. Eyres, 1774) 183.

ces huttes dont la forme cônique fait étrangement penser à celle des tipis indiens :

These [sheelings] formed a grotesque groupe; some were oblong, many conic, and so low that entrance is forbidden, without creeping through the little opening, which has no other door than a faggot of birch twigs, placed there occasionally; they are constructed of branches of trees, covered with sods; the furniture a bed of heath, placed on a bank of sod; two blankets and a rug; some dairy vessels, and above, certain pendent shelves made of basket work, to hold the cheese, the produce of the Summer. In one of the little conic huts, I spied a little enfant asleep, under the protection of a faithful dog.¹³

Lorsque les femmes ne s'affairaient pas à la préparation des produits laitiers, elles filaient, tricotaient ou ramassaient des racines, des plantes, des lichens destinés à la teinture du tissu une fois de retour dans le *glen*. Les hommes, après avoir consolidé les *sheilings* souvent endommagés par les intempéries et après avoir aménagé un peu l'intérieur, se contentaient de surveiller les bêtes dans les pacages et ces mois passés sur les hauteurs étaient pour eux des mois de relative oisiveté.

Cette indolence manifeste des hommes dans les Hautes Terres d'Écosse semble avoir choqué plus d'un voyageur au cours du XVIII^e siècle. Beaucoup même n'hésitaient pas à rendre les Highlanders en partie responsables du grand retard économique dont souffrait la région. Au début du siècle, Edward Burt déclarait notamment que la pêche aurait pu être une source de profit non négligeable pour les Highlanders, s'ils avaient fait preuve d'un peu d'initiative et d'ardeur, mais ces derniers n'allaient en mer que pour assurer leur nourriture quotidienne et à la rigueur vendre quelques poissons sur le marché local. Une gravure fort originale dans le récit de Burt met bien en lumière la paresse foncière de ces pêcheurs du nord de l'Écosse qui n'hésitaient pas à se faire porter par des femmes jusqu'à la rive pour ne pas se mouiller! :

The Fishermen would not be mentioned, but for their remarkable Laziness; for they might find a Sale for much more Sea-Fish than they do; but so long as any Money remains of the last Marketing, and until they are driven out by the last Necessity, they will not

¹³ Thomas Pennant, *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides*, 1772, 2nd. (London: Benj. White, 1776) 246-47.

meddle with Salt Water. At low Ebb, when their Boats lie off at a considerable Distance from the Shore, for Want of Depth of Water, the Women tuck up their Garments to an indecent Height, and wade to the Vessels, where they receive their Loads of Fish for the Market; and when the Whole Cargo is brought to Land, they take the Fishermen upon their Backs, and bring them on Shore in the same Manner. (1: 130)

Les femmes ne se plaignaient pas d'être ainsi exploitées –mais étaient-elles seulement conscientes de l'être? – et elles subissaient le joug du mari ou du maître avec une passivité désarmante, comme le prouve cette anecdote relatée par Edward Burt:

An English Lady [...] told me lately, that seeing a Highlander basking at the Foot of a Hill in his full Dress, while his Wife and her Mother were hard at Work in reaping the Oats, she asked the old Woman how she could be contented to see her Daughter labour in that Manner, while her Husband was only an idle Spectator? And to this the Woman answered, that her Son-in-Law was a "Gentleman", and it would be a disparagement to him to do any such Work; and that both she and her Daughter too were sufficiently honour'd by the Alliance. (2: 140-41)

Cet état d'asservissement des femmes de la classe paysanne écossaise ne devait pas disparaître de sitôt puisqu'en 1797, le voyageur Patrick Walker, auteur de trois carnets de route manuscrits, s'insurgeait de voir les Highlanders – "the laziest animals alive"¹⁴ – lézarder au soleil pendant que leur épouse, leur sœur ou même leur mère travaillait sans relâche dans les champs:

The men [...] are remarkably indolent, and all hard laboreous work is performed by the females. There you may see a poor woman working hard in the field while a great stout, indolent fellow of a husband, son or brother lies on a big stone before the hut basking in the sun, and gaping at the clouds which pass above him without one single reflection [...]. Were these to work, the country would improve.¹⁵

L'illétrisme quasi général des femmes dans le nord de l'Écosse jouait aussi contre elles et contribuait à les maintenir dans cet état

¹⁴ Patrick Walker, "Journals of Tours through Scotland. With Notes Descriptive and Historical" National Library of Scotland ms. 20-5-1, 145.

¹⁵ Patrick Walker ms.20-5-3, 60.

d'infériorité. En dépit des efforts louables de la Society in Scotland for Propagating Christian Knowledge, fondée en 1709 pour accroître le nombre insignifiant des établissements scolaires répartis à travers les Highlands, 90% des femmes étaient encore analphabètes en 1750 (contre 70% dans les Lowlands) ; en 1770 leur taux d'analphabétisme n'avait été réduit que d'un tiers alors que celui des hommes avait baissé de moitié. Sur le plan éducatif, les Highlands et les îles étaient très nettement défavorisés par rapport aux Lowlands. Le nombre des écoles publiques avait certes augmenté au cours du XVIII^e siècle, mais l'immensité de certains comtés du nord de l'Écosse et l'éparpillement inévitable de la population locale dans des paroisses plus ou moins étendues, rendaient dérisoires les efforts de développement scolaire du gouvernement.

Dr. John Walker (1731-1803), professeur d'histoire naturelle à l'université d'Édimbourg, après six voyages entrepris en Écosse de 1760 à 1786, insistait dans son livre *An Economical History of the Hebrides and Highlands of Scotland* (Edinburgh, 1808) sur la nécessité d'envoyer les filles à l'école, si loin fût elle, afin de les initier très tôt aux différentes opérations de filage et de tissage, car l'industrie textile en plein essor en Écosse promettait d'être une source d'emplois pour les femmes: "It would, therefore, be of great importance, to have them instructed, when young, at the public schools, in the different operations relative to the management of flax, wool, and hemp, and especially in the art of spinning, with which they are but imperfectly acquainted" (2: 348-49).

Le professeur Walker avait vu juste. Avec le développement de l'industrie lainière à partir de 1760 et de l'industrie cotonnière à partir de 1780, les fabriques de textiles durent faire appel à une main d'œuvre extérieure locale pour répondre à la demande. Les Écossaises des Highlands et des îles, réputées pour leur habileté dans l'art de filer et de tricoter, furent de plus en plus sollicitées par les manufacturiers. À la fin du XVIII^e siècle, 80% d'entre elles travaillaient à domicile sur commande. Cette nouvelle occupation les satisfaisait dans la mesure où elle leur assurait un gain régulier et où elle les dispensait du travail de la terre, mais leurs tâches journalières n'en étaient pas pour autant allégées surtout en période de moisson, où leur présence dans les champs était toujours requise.

*

Travailleuses, soumises, résignées – telles furent donc ces femmes des Hautes Terres d'Ecosse pendant tout le XVIII^e siècle. Comment en aurait-il été autrement dans une contrée aussi pauvre, dans une société encore féodale par bien des aspects où les hommes faisaient usage de leurs droits avec arrogance et surtout à une époque où les femmes, même bien nées et cultivées, étaient considérées comme des êtres inférieurs condamnés à l'obéissance et à la docilité?

Un poème anonyme au titre évocateur "Woman's Hard Fate", écrit en 1733 "By a Lady", décrit le triste sort de la femme dans la société britannique du XVIII^e siècle et les notes plaintives qui émanent de ce poème auraient pu trouver un écho dans les lointaines montagnes du nord de l'Ecosse:

How wretched is a woman's fate,
No happy change her fortune knows
Subject to man in every state,
How can she then be free from woes?¹⁶

Marie-Hélène THÉVENOT-TOTEMS
Université Paris-Sorbonne (Paris IV)

À Marie-Madeleine MARTINET, en souvenir des
"jumping slides" ... lors du colloque organisé en Sorbonne sur
Les Femmes et le Travail en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle
en mars 2000.

¹⁶ *Eighteenth Century Women Poets*, ed. Roger Lonsdale (Oxford: Oxford U P, 1989) 136.